

Conversation fictive entre David Carpenter et Nicole Mallet

En 1994, David Carpenter a publié un essai dans *Nimrod* (vol. 37, n° 2, p. 9-20) sous le titre de «Nom de plume». Les réponses de D. C. sont constituées d'extraits de ce savoureux essai autobiographique – traduits de l'anglais par Nicole Mallet avec la permission de l'auteur –, des passages plus particulièrement consacrés à Bugnet.

- N. M. David Carpenter, vous avez découvert *La forêt* en 1971 pendant que vous prépariez votre doctorat en études canadiennes à Edmonton. Quelle a été votre première réaction?
- D. C. *La forêt* m'a fait grande impression. J'avais un français plutôt boiteux, mais le temps aidant, j'ai fait des progrès et j'ai relu toutes les œuvres de Bugnet. Je suis tombé sous le charme de sa voix et j'ai éprouvé une vénération servile d'anglophone vis-à-vis de la langue française. Les écrivains anglophones étaient tellement timides sur le sujet de l'amour! «Love». On pourrait dire ce mot sans même remuer les lèvres. Mais «amour». Ça, c'est un mot qui a de la gueule! Regardez bien la bouche des francophones quand ils prononcent le mot «amour».
- N. M. À cette date, vous croyiez que Bugnet était mort, n'est-ce pas? Quand vous avez découvert qu'il était toujours en vie et habitait Legal, vous avez pris contact avec lui. Pouvez-vous évoquer cette première rencontre?
- D. C. Pendant les fins de semaine, je me suis mis à explorer les communautés francophones de la région au nord d'Edmonton pour essayer de trouver quelqu'un qui aurait connu Bugnet. J'ai tenté ma chance à Saint-Albert et à Morinville. Ma troisième étape a été Legal, qui se trouve à une heure de voiture d'Edmonton. J'y suis allé en pleine tempête de neige et j'ai garé ma voiture à la maison de retraite. Une religieuse assez âgée est venue m'ouvrir la porte.
Je lui ai dit quelque chose du genre: «Avez-vous jamais entendu parler d'un homme appelé Bugnet?»
– Il y a un Bugnet ici, m'a-t-elle dit en français.

- Georges Bugnet?
 - Oui, a-t-elle dit.
 - Est-ce que... est-ce qu'il va bien?
 - Il est très âgé, m'a-t-elle répondu.
 - Est-ce que c'est Georges Bugnet, l'écrivain?
 - Je ne sais pas s'il écrit quoi que ce soit, a-t-elle dit, mais il *parle* beaucoup.
- Elle m'a conduit jusqu'à sa chambre. J'ai frappé à la porte; une voix râpeuse a crié très fort: «Entrez, entrez.»
- Vous êtes Georges Bugnet?, ai-je dit.
 - Oui, a-t-il fait.
 - Georges Bugnet, l'écrivain?
- Ce fut au tour du vieillard d'avoir l'air incrédule. Il se redressa sur sa couche: «vous avez lu mes livres?», m'a-t-il dit.

N. M. Après cette première et mémorable rencontre, êtes-vous retourné le voir par la suite?

D. C. Au début, mes visites hebdomadaires à Legal étaient imposées par mes recherches. Mais très vite, Bugnet et moi, nous nous sommes écartés des sujets d'érudition pour en venir aux grandes questions. Au cours d'une de ces occasions, il m'a dit que je devrais avoir une épouse. Voici exactement ce qu'il m'a dit: «C'est pas bon, l'homme sans épouse». J'ai toujours ces paroles enregistrées sur cassette lors d'une entrevue qu'il m'avait accordée pour le *Journal of Canadian Fiction*. Quand il m'a donné ce conseil, il avait plus de 90 ans et moi j'en avais 29. La dernière fois que je lui ai rendu visite, il allait sur ses 102 ans et prônait toujours, en français aussi bien qu'en anglais, les vertus du mariage. Alors que j'étais encore, me semble-t-il, un tout jeune homme, Georges Bugnet, j'imagine, se rapprochait plutôt de l'équivalent humain de Dieu. Il faisait cet effet sur tous les gens que j'ai amenés chez lui, même lorsqu'il radotait un peu dans le vague.

N. M. Quand avez-vous eu l'idée de traduire *La forêt*?

D. C. C'était au cours du printemps ou de l'été de 1973; mon français s'était amélioré; j'étais en train de finir mon Ph. D.; c'est à ce moment que j'ai décidé de traduire

La forêt en anglais. J'ai fait part de mon projet à Bugnet qui m'a dit: «Vous avez encore quelques progrès à faire en français, mais surtout, il faut que vous viviez dans une forêt: il est nécessaire que vous observiez la flore, que vous voyiez ce qui arrive aux saules. Il y a trop longtemps que vous habitez en ville et le sujet de mon livre est une forêt».

J'ai immédiatement promis à Bugnet de me trouver une cabane dans une forêt et de me mettre à son livre. Il a acquiescé et nous avons scellé cet accord par une poignée de main. J'ai obtenu une bourse de recherche à la *University of Manitoba* et je me suis trouvé une petite cabane près de Saint-Norbert, à quelques kilomètres au sud de Winnipeg, au beau milieu d'une réserve naturelle. Ma cabane était entourée de frênes, de tilleuls et d'érables gigantesques, sauf sur le côté qui donnait sur la rivière Rouge. Il n'y avait pas d'adresse, évidemment, et je devais aller chercher mon courrier au campus. Cette résidence me donnait le sentiment merveilleux de disparaître loin de tout et de tous ceux que j'avais connus à Edmonton. C'est ainsi que, pendant deux ans, je me suis plongé de plus en plus profondément dans le français et dans le silence de la forêt. Je bavardais plus souvent avec les botanistes ou les horticulteurs du campus qu'avec les professeurs d'anglais ou de français. À vivre ainsi, à deux pas de la civilisation, j'avais acquis une sorte de mentalité d'homme des bois à mi-temps. Très lentement et très maladroitement, le récit de Bugnet a commencé d'émerger en anglais.

N. M. La tâche du traducteur a-t-elle été ardue?

D. C. La traduction s'est révélée plus difficile que je ne l'avais imaginé. Après que j'avais tapé chacun de mes chapitres en anglais, je les faisais voir à Paul Savoie (poète et musicien de talent qui habitait alors à Saint-Boniface) et à Emily Denney (professeur de français à la *University of Manitoba*). Ils révisaient mon texte en le confrontant à l'original et proposaient des variantes. Ils ont dû se rendre compte que je n'étais pas un traducteur-né; mais ils ont fait preuve de beaucoup de patience à mon

égard. Je tentais souvent de faire une adaptation plutôt qu'une traduction littérale. De la même manière, je tentais d'inclure des mots français qui ne semblaient avoir que de pâles équivalents en anglais. Mon éditeur, Maynard Gertler, de Harvest House, me rappelait à chaque fois qu'il y a toujours pour chaque expression française un équivalent approprié en anglais. Je suis convaincu maintenant que ce n'est pas vrai mais, à l'époque, ma connaissance du français était bien trop rudimentaire pour apprécier la différence subtile existant entre «oui» et «yes».

- N. M. Je sais que vous avez eu maille à partir avec les filles de Bugnet à propos de la traduction de l'adjectif «maudit», prononcé par l'un des personnages au chapitre XII, que vous aviez rendu par «Goddamned». Cela vous a valu une lettre scandalisée où l'une d'elles laissait libre cours à sa colère et à son mépris et vous accusait de prêter à leur père un vocabulaire répréhensible.
- D. C. Quand j'ai reçu ces accusations, je suis allé tout de suite trouver Bugnet pour le prier d'excuser le traumatisme auquel je l'avais exposé. Il avait alors 98 ans; il était presque aveugle, mais à ce que j'ai pu en juger ce jour-là, il n'était aucunement traumatisé. Il a fait montre, cependant, d'un certain embarras à l'endroit de ses deux filles qui exprimaient leur désapprobation d'une manière que maintenant je ne peux qu'imaginer. «C'est dommage, m'a-t-il dit. Elles ne lisent pas beaucoup. Elles n'ont jamais été attirées par les livres. Et maintenant, les voilà remplies de mauvaises intentions à votre égard». Il a ri au point qu'on ne pouvait plus voir ses yeux de vieillard. «Je leur ai dit que ce n'était pas moi qui prononçais ces mots, mais l'un de mes personnages».
- Est-ce que cela a calmé un peu leur indignation?
- Non, a-t-il dit.
- Et nous avons tous deux éclaté de rire.
- N. M. Bugnet est mort à un âge très avancé. Était-il diminué physiquement et mentalement vers la fin de sa vie?
- D. C. Lors de ma dernière visite, Bugnet m'a dit qu'il voulait mourir. Il avait fait un rêve: il se revoyait en train de

vérifier ses pièges près du lac Majeau et il s'était retrouvé face à face avec un coyote auquel il n'avait guère songé depuis 75 ans: «[...] J'aurais voulu que vous voyiez l'animal [...] J'ai vu comme il avait souffert et à quel point il voulait vivre. J'en ai été troublé [...] Il aurait pu paniquer mais, au lieu de cela, il m'a regardé approcher avec mon bâton et, au dernier moment, alors que, arrivé à ses côtés, je m'apprêtais à lui assener un coup sur la tête... il a semblé cligner des yeux, raidir toute sa tête dans l'attente du coup qui l'achèverait. Voilà comment il a affronté la mort. Il savait qu'elle arrivait [...] C'est ainsi que moi aussi je voudrais affronter la mort».

Le problème de Bugnet, c'est qu'il n'arrivait pas à mourir. En 102 ans d'existence, il n'avait pratiquement jamais été malade. Il était en paix avec Dieu. Il savait qu'il déclinait, que ses forces l'abandonnaient; il était complètement aveugle; ses jambes ne le portaient plus, et il n'avait plus d'appétit. Il ne lui restait plus que de longues heures pour implorer la mort de venir, avec l'espoir qu'il y ferait face avec le courage de son vieil ami le coyote.

- N. M. Comment décririez-vous l'apport spécifique de Georges Bugnet aux lettres canadiennes?
- D. C. Lire Bugnet, c'est revoir en abrégé les deux siècles écoulés de la littérature nord-américaine. Quand je lis ses premières œuvres, celles qu'il a écrites à son arrivée au Canada, je suis frappé de voir à quel point il a imprégné de sa sensibilité d'Européen des sujets qui n'avaient rien d'europpéen. Mais, lorsque je lis ses œuvres plus tardives, en particulier la version révisée de *Nipsya* (1929) et bien sûr *La forêt*, je suis frappé par les multiples façons dont il a laissé le Nouveau Monde s'engouffrer par sa fenêtre et jouer sur sa sensibilité. Les herbes et les arbrisseaux indigènes sont là, la population autochtone fait son apparition, et bien sûr les colons. Le vide immense de l'hiver s'affirme avec toute l'errance de sa vacuité. Dans ses deux derniers romans, la nature règne, et la culture joue un rôle beaucoup plus modeste. Ses dernières œuvres expriment l'Ouest dans toute sa

vérité, la vigueur, l'intrépidité et la simplicité engourdissante pour l'esprit, de la vie de brousse. Mais la voix est toujours celle de l'Européen élégant qui écoute le vent dans l'espoir d'entendre la voix de Dieu. À la fin, ses pensées se sont tournées vers l'un de ses martyrs préférés, non pas Paul ou Pierre, ni même le frère [sic] Brébeuf, mais le coyote pris au piège qui grimaçait dans l'attente du coup qui allait l'achever.